La ville, le village et la mer

Monologue intérieur

Par

Daniel Côté

J'ai dû voir cette scène des dizaines de fois, au gré de mes allers-retours d'une région à l'autre. Vacances, études, visites familiales, deuils, naissances – et tous les sacrements qui les accompagnent. À chaque fois, le même soulèvement, la même extase, celle qui fait naître en nous ce sentiment océanique –que certains diraient cosmique-, cette fusion des mondes et en même temps, fission intérieure. Extase, j'exagère sans doute; admiration, manifestement. Une admiration unidirectionnelle, quand la vue porte au loin, direction nord-est, là où je replonge dans mes origines, non pas par nostalgie, mais par sentiment d'ancrage. L'ancrage, même après tant d'années passées dans la métropole, se ressent toujours avec force et vigueur, surtout en arrivant à mi-parcours d'une existence paisible, bien qu'elle ait accumulé sa part de tourments intérieurs et d'angoisses existentielles et métaphysiques que les gens de ma condition ont le loisir de supporter.

Comme je te le disais, j’ai dû voir cette scène des dizaines de fois. Une route, des flancs de montagne (certains y ont vu le relief d’une vulve épanouie), une forêt vaste et épaisse, un épais brouillard. Parfois même une tempête, de la glace noire, du gris austère. Des voitures renversées sur le côté. Le « parc » comme on l’appelle, renferme ses secrets. Et ses histoires de fantômes. Une femme vêtue de blanc, une autostoppeuse, sensée prévenir un événement malheureux ou une fin tragique sur cette route surnommée à une autre époque « la route de la mort ». Cette scène me soulève, pas ces histoires de revenants. Et tu te demanderas pourquoi je ne m’intéresse qu’à cette scène dans une seule direction. Ai-je un esprit unidirectionnel, linéaire? Je ne crois pas. Le poids des mots est important. La sémantique, l’interprétation, l’usage courant, toutes ces questions pourraient t’envoyer dans une direction qui n’est pas du tout la mienne dans ce contexte précis où je m’arrête au sens premier de la direction que j’indique; un point cardinal. Si je te parle du *Nordet,* c’est autre chose; c’est bien la contraction du nord-est, mais c’est autre chose, c’est de la sociologie, peut-être aussi de l’ethnolinguistique, mais ce n’est plus une vague référence géographique. Quant à la vulve épanouie, elle échappe aux conquêtes et aux déversements ultimes. Une contrée de fantasmes purs. Chaude arythmie de spasmes transitionnels. Et le *Nordet,* plus qu’un courant marin, plus qu’un vent venu de loin, d’aussi loin que les côtes du Groenland, le continent vert

des Danois, et au-delà jusqu'à la terre de Baffin. C'était bien avant Cartier, bien avant le cabotin italien. Bien avant qu'ils aient confondu découverte et dérive vers une terre inconnue. Imaginez! Perdre un continent et le redécouvrir quelques siècles plus tard par le passage d'un explorateur étranger, pas certain lui non plus de ce qu'il voit, croyant tomber dans l'abîme au-delà des frontières de ses certitudes. Tel Cartier et son royaume, d'abord en « r » minuscule, puis en majuscule lorsque ses habitants se le sont réapproprié. Comme on aime le grand air et qu'on y erre à s'y méprendre comme un tableau inclassable. Bienvenue en Amérique, l'Ile de la Tortue. L'affable torrent d'orgueil et de célestes nuées. Ta vue est un délice qui n'a de cesse d'émerveiller la conscience du monde et la beauté intérieure. De collines en collines, parcourir tes arcanes n'a de fin qu'en un instant nos sens s'abîment. Dès lors, à cet instant, tout s'effondre. Dure réalité, ou quintessence des vérités humaines. Toi qui m'entends ou qui lit ces enchaînements de lettres qui forment des sons dans ton esprit malingre, tu as peut-être une opinion sur la question. Toi seul est ton juge. Un royaume nous attend là-bas au loin, direction Nord-Est.

Un royaume. Majuscule ou minuscule, peu importe : ce qui compte, c'est la place qu'on lui donne en nous. Nous verrons tout ça au fil du récit si tu m'en accordes les privilèges. Tu auras ainsi la certitude que mon écriture n'est ni préméditée ni spontanée et qu'elle renferme son

lot d’incertitudes, kaléidoscope de sentiments variés et d’ombres projetées sur le mur du doute et de l’infini. Si tu cherches la vérité, mon ami, ne lis pas ce récit, ne m’écoutes pas non plus à moins que tu embrasses ce carrefour de pensées virevoltées. Si tu persistes, c’est peut-être un privilège que tu t’accordes au son des violons d’automne et des spectres décousus. Comme une gigue à talons hauts.

Le temps s’écoule et la neige se durcit. L’arrivée progressive au r(R)oyaume possède aussi son lot de scènes culte qui ne figurent pas au registre du patrimoine national bien qu’elles aient leur place dans le folklore local ou régional. Des scènes culte, desseins occultes, parfois mystiques, tantôt obscènes de contours imparfaits mais combien révélateurs de l’Odyssée humaine nous ramenant à de forts éloignés cousins qui, supérieurs en étreinte, ne brillaient ni par le goût ni par l’esprit. Ne t’es-tu jamais interrogé sur ta place lorsqu’un bon soir d’été, une rose eut ployé sous la caresse du vent nocturne et la darde de ta fronde guerrière, cette sirène courbée sous la pluie de ton cœur incandescent, suspendue à la rime de tes assauts souverains; ne t’es-tu jamais laissé entraîner par cette pensée sauvage que t’inspire le rut d’une guenon n’ayant vu de singe qu’à travers la vitrine d’une cage dorée ? Car même au prix le plus fort, et au plus grand regret de te retirer de cette arène brûlante, tu te redresses telle une coupe penchée qui s’apprête à déborder. L’âtre de la soumission au désir, le regard brûlant. N’as-tu pas souvenir de ces

orgiaques mélopées sur les sables froids de cette contrée de Titans qui ont le sang chaud même en hiver? Près d'une anse ou d'un lagon à marée basse portant des noms aussi barbares que Philippe, Benjamin ou Poulette. Il faut connaître son r(R)oyaume pour comprendre cette allusion, mais tu saisis au moins son côté bucolique qui ouvre l'imaginaire, le tiens je l'espère, aux amours débutants autant qu'aux amours interdits.

Quant à moi, tous les souvenirs se retrouvent pêle-mêle, salmigondis d'effluves pinacées et de mazout lourd; je n'ai pas la manie du rangement, sauf dans l'autre vie où je m'occupe à dresser des typologies et des classements avant de tout rompre. C'est l'esprit du doute, me dis-je. Doute cartésien, certes, mais aussi, et peut-être davantage cette fièvre insatiable qui ronge les certitudes, cette brume mouvante où chaque vérité vacille, un vertige lucide face à l'inconnu. L'inconnu qui doit rester mystère, car sans lui, je ne sais plus que je ne sais rien et c'est alors que l'intelligence et l'émerveillement s'effondrent à leur tour. Je disais donc que des souvenirs se retrouvent pêle-mêle comme un récit décousu, tu en as maintenant l'habitude et tu en demandes encore, insatiable abeille, reine, ouvrière et guerrière de la ruche des mémoires oubliées, insatiable de ton miel enivrant, que l'on distille en chaque absence en rappel. Ce sont là des mémoires de voluptés et de caresses chorégraphiques, évocation de nombres qui, en juxtaposition, donnent à penser qu'il est

possible de chanter pour l'éternité. L'anse à Poulette n'est que résonnance éclipsée, écho d'une musique qui ne se transcrit guère qu'à l'oreille attentive d'une suite plénière d'ondes fusionnelles et cosmiques telles qu'elles se retrouvent dans les eaux mystiques de ce fjord oraculaire, vibrant hommage aux forces élémentaires et à la mémoire du temps qui passe et qui continue de sculpter ce paysage que je n'ai de cesse de retrouver. Mais une voix murmurée à l'oreille m'invite à me méfier des embellies narratives, à délaisser l'illusion pour retirer ce masque à oxygène et goûter, à nu, l'empreinte laissée sur ce fjord. Inspirer non plus l'idée qu'on s'en fait, mais la matière même de ce qu'il est devenu, lorsque le *Nordet*, messager de la mer, soulève ses volutes translucides et les dépose sur la ville assoupie, ce village tissé d'ombres, où le deuil s'accroche aux façades comme le sel aux rochers.

En d'autres temps, il aurait fallu un tribunal du nez, un tribunal populaire, composé de ceux qui en subissaient les contrecoups – résignés, accoutumés, silencieux. Ni plaintes, ni cris, seulement l'habitude, insidieuse, qui finit par engourdir jusqu'à l'indignation.

Encore une fois, le *Nordet*.

Car lorsque le vent tournait vers la ville, les grandes scènes culte s'évaporaient. Plus de mémoire, plus de faste, juste un relent âpre et

tenace : celui d’un derrière mal torché ou du purain des terres que l’on dit nourricières.

D’est en ouest, des effluves variées – déjections animales ou résidus de combustion papetière. Ce n’était pas l’odeur des pins, et pourtant, elles avaient ce pouvoir insidieux de traverser les murs, de s’imposer comme une empreinte invisible.

Mais après des décennies de purification et de progrès, les odeurs s’étaient dissipées, bien avant que les usines ne verrouillent leurs portes, avant leur démolition scénique et l’effacement de leur silhouette. Oubli complet, ou presque. Reléguées dans l’inconscient collectif, elles y survivent encore, diffuse mémoire d’un passé qui imprègne les traumatismes qu’il refuse d’enterrer.

Je poursuis ma route vers le r(R)oyaume à travers cette forêt laurentienne, épris de pensées diffuses. Les récits anciens sont tenaces, et les mœurs qui en découlent le sont tout autant. L’ivresse du vin et de quelques remontants hors norme, et nous étions prêts pour un grand ballet russe tel un Sacre du printemps sous l’effet de la gloire du matin. L’éternité retrouvée à la vue – à la simple pensée- d’une falaise étrange qui porte un nom scandinave, aussi austère que les pasteurs luthériens dans l’esthétique bergmanienne, falaise formée à l’ère de glace, encore une fois un R qui compose ce royaume

qui n'assure pourtant rien qui préserve de ce mortel ennui où il arrive d'errer et de s'enfermer et contre lequel les livres n'y peuvent rien délivrer. Toi, tu le sais; il n'y a pas de récit unidimensionnel, les messages d'Hermès s'en allaient dans toutes les directions, du Zénith au Nadir, de l'Orient à l'Occident, et du Septentrion au Midi. Quand l'Univers entier se refuse au pli unique. Le fjord, la marine, la forêt dans la ville, les nuages dans l'esprit mondain. Le fjord, peuplant les rêves comme d'authentiques éruptions du volcan enfoui sous la surface du moi. Grenier aux serrures rouillées, caves aux portes entrebâillées, d'où filtrent des échos oubliés. Labyrinthe sans cartographe où chaque détour est une réminiscence. Un théâtre d'ombres où jouent nos sentiments étouffés telle une richesse enfouie, mais qui peut se transformer pour l'imprudent en trapéziste sans filet. La mystique du fjord est un vertige dans l'horizon du rêve qui se déploie au crépuscule.

De profondes vallées en U qui nous entrainent dans les profondeurs de l'inconnu comme un chant de sirènes. La beauté du fjord repose sur ce mélange de crainte quasi morbide et de fascination qui renvoie au sentiment océanique dont parlait l'écrivain Romain Rolland. Peur, fascination, extase. Qui refoule, ment, se ment à lui-même dans la candeur de son sentiment de liberté éprise. Je poursuis ma route. Aucune trace du fjord si ce n'est que le grand lac Jacques-Cartier et ses racoins marécageux. La scène est devant moi. Un chalet qui se

présente comme un relais, véritable parc automobile et urinoirs que l'on pourrait croire radioactifs. Et c'est ainsi qu'une autre scène prend place dans mon esprit : un flan escarpé avec une croix juste au-dessus, des cornes de bateaux, le son des vagues qui heurtent la jetée et un vent légèrement marin et algueux qui annonce une marée montante.

Le temps passa. Mes rêveries solitaires m'ont fait oublier la suite de cette traversée insolente. Il faisait encore jour que je me retrouvai assis confortablement à la table d'un petit bistrot populaire, une pinte de bière à la main, regardant attentivement les musiciens de jazz qui s'y trouvaient venus de je ne sais quelle contrée. J'y suis depuis seize heure. Mais il était tard.

***

Cette scène, fantasmée depuis longtemps, me hante depuis des décennies ou bien elle se pose comme un voile opaque sur ma quête personnelle. Elle me hante comme un rêve récurrent où, falaises, pentes, grands rochers impraticables et courants marins dessinent un horizon trompeur à côté de tant de figures fantastiques qui ornent les légendes locales faisant naître Jötunns, sirènes et Ondines du fjord, tissant un récit, scène intérieure où mythes et paysages se confondent, où l'écho des dieux anciens résonne encore dans le fracas des vagues et le murmure du vent. Le monde enfoui de la conscience

possède ses ancrages et ses repère territoriaux que le monde de la surface a peine à décoder. Vulgate freudienne, diras-tu, et je ne saurai te contredire. Il est un juge à qui rien n'échappe, et en se retournant, craignant son regard impétueux, et son jugement implacable, une glace invisible se pose devant soi avec pour seule image notre propre reflet. Cette vérité relève de l'archéologie du savoir d'expérience, les mots et les choses des innombrables non-dits. Esprit véritable. Enfoui. Profondeurs océanes. Sentiment océanique. L'esprit du fjord. Le r(R)oyaume intérieur avant qu'il ne devienne r(R)oyaume, marque enregistrée et déposée d'une histoire décousue quand on vit pour vendre. Quand les radeaux de luxe, format géant, remplacent les cheminées. Récit décousu, récit des cossus aussi, surtout s'il domine le tableau. Les prolétaires n'ont jamais écrit l'histoire, même au temps usurpé des Soviets, et toi, tu le sais, toi qui a lu Georges Orwell et les dystopies du même genre. Tu sais que la réalité dépasse souvent la fiction qui est souvent trop belle et joliment orchestrée. Récit des cossus, récit d'Écosse su comme au temps de Jacques 1er. Mais plus près de nous, c'est Sir Price contre Père Honorat, Peter McLeod et son régime de fiers à bras contre le vertueux évêché régional, aussi ombrageux qu'un roi Juif sous César et son armée romaine. Ce narratif territorial où des duels de Titans se sont déroulés entre grands bourgeois et défricheurs indépendants épris de liberté, mais dont l'autocensure et l'embrigadement conservateurs empêchèrent de

nommer la lutte des classes qui se tramait sous leurs yeux. La référence aux Titans n’a rien d’orwellienne, je te le dis avant que tu me poses la question, c’est un reste de culture classique destiné à embrouiller les esprits davantage qu’à les éclairer sur la véritable nature des luttes qui se sont produites en ce royaume à la minuscule : la référence aux mythes anciens de la Grèce pré-Olympiennes est élégante, certes, elle gonfle l’orgueil régional, d’une presque nation qui s’ignore tant elle se sent destinée pour un petit pain rassis. La référence aux Titans a l’outrecuidance de détourner ses habitants du monde réel des luttes quotidiennes qui n’ont rien de divin ou d’extraordinaire; ce ne sont pas les dieux et les déesses qui font l’histoire, ce sont des hommes et des femmes de toutes conditions, plus souvent les plus basses, mais dont les exploits sont détournés au profit des classes dominantes. L’histoire est l’histoire du plus fort, du moins jusqu’à ce que ça change. Le prolétariat a des propriétés incendiaires et explosives que la sociologie postmoderne a tenté d’étouffer. Dans cette situation, le potentiel explosif renaît sous une forme réactionnaire et ce sont les insultes, le ressenti, la haine de l’étranger qui fusent à mots à peine couverts comme une explosion de sentiments débridés. Retour au vide abyssal d’une saison sans nom. Le prolétariat de Dickens et Zola est devenu un spectre désarticulé, errant entre nostalgie et désillusion, un chœur silencieux dont la colère, faute de lendemains, se dissout dans l’écho des discours creux

et des promesses éventrées. Le prolétariat de Houellebecq et d'Annie Ernaux, désabusé, déclassé, perdu dans un monde aux solidarités broyées, déraciné, en rupture avec ses propres origines. Ce n'est pas non plus le prolétariat d'Orwell ou de Gramsci, porteur d'une révolte latente, d'une promesse de soulèvement, mais un prolétariat désamorcé, anesthésié par le système, broyé sous le poids d'un monde qui l'a absorbé tout entier. Il ne s'insurge plus ; il se dissout dans des récits de génération spontanée et des vertiges narcissiques, comme si l'histoire elle-même s'était évaporée, ne laissant qu'un écho étouffé.

Assis à la table d'un autre bistrot le jour suivant, je les entendais, râlant, fulminant, s'indignant, enragés, mais impuissants. Leur colère, brassée et retournée sur elle-même, ne trouvait ni prise ni issue, s'étiolant dans le vacarme du monde, absorbée par l'indifférence. Ils parlaient de leur rêve de gagner un jour à la loterie, sans remettre en cause les structures du pouvoir qui les assaille, à se demander si l'idée même de ce pouvoir assaillant leur traversa l'esprit. Sur un écran géant, masquant la vue d'une rue étroite du centre-ville, bordée de quelques bâtiments historiques érodés par le temps, grondait l'indignation d'un tribun. Il tonnait contre les associations ouvrières, les accusant de ralentir la marche sacrée du progrès. Dans sa prose mécanique, la classe dominante, les élites transnationales et les maîtres du capital n'étaient plus que de généreux bienfaiteurs, des donneurs d'ouvrage à qui l'on devait ouvrir les bras, ployer l'échine,

accueillir en bon prince si, par faveur, ils daignaient investir ces terres. Noël approchait, et l'on entonnait encore le vieux chant du peuple à genoux qui attendait sa délivrance, les yeux levés vers un salut promis qui ne venait pas.

Le sort en est jeté. Le Grand Soir m'apparut dans sa clarté spectrale, comme un mirage d'outre-tombe suspendu au-dessus du Saguenay, frôlant Péribonka, glissant sur Roberval et Alma, effleurant ces villages à demi désertés – quasi-cimetières vivants – où le temps semble s'être pétrifié. Et pourtant, au creux de ces paysages hallucinés, dans ces éclats de solitude et de mémoire, l'humain veille encore, son cœur battant d'une joie insoumise.

Assis à la même table du bistrot, j'observais la marée qui continuait de monter. Mais il était tard. Je n'étais plus d'humeur à entendre ces récits de résignation, encore moins d'humeur à bavarder. C'est pourtant à ce moment précis qu'un vieil homme à la barbe hirsute vint s'asseoir à ma table, sans invitation. Buvant ma pinte, regardant toujours et encore la marée captivante de ce fjord, il m'adressa la parole :

— Vous fixez le fjord comme si vous attendiez qu'il vous réponde.

Je sursautai légèrement.

— Peut-être bien que j'attends.

— Mauvaise idée. Les eaux d'ici n'ont jamais aimé qu'on leur pose des questions. Elles répondent, mais c'est rarement la réponse qu'on espérait.

— Vous parlez comme quelqu’un qui en sait trop.

— Comme un homme qui est resté assez longtemps pour voir ceux qui savent trop ou qui posent trop de questions disparaître.

Le vieil homme but une gorgée de bière et fixa à son tour la mer et la marée montante avant de se lever de ma table et de quitter les lieux. Que voulait dire le vieil homme? Des menaces? Pourquoi me menacer alors que l’on ne se connaissait pas. Et pour quelle raison. Était-ce mon imagination comme une voix intérieure? Les quêtes personnelles, comme les quêtes collectives, sont-elles à ce point menaçantes? Qu’étais-je venu chercher réellement que je cherche peut-être encore dans cette exploration tantôt concrète du territoire, tantôt initiatique d’un domaine inachevé? Allégoriquement, le *Nordet* n’est-il pas aussi un porteur d’âmes ?

J’entendis à cet instant une voix féminine derrière moi, douce et sévère à la fois.

— Il transporte bien plus que ça.

Je sursautai. C’était une jeune femme dans la mi-trentaine, assise à quelques tables de distance. Elle paraissait sobre et distinguée, mais ses yeux étaient marqués par la même fatigue, une lassitude qui ne venait pas de l’âge, mais du poids des choses vues, entendues, vécues.

— Le *Nordet* ne fait pas que porter les âmes. Il les éparpille, il les efface. C’est lui qui nettoie les mémoires, qui balaie les traces, qui enterre ce que les vivants veulent oublier.

— Oublier quoi ? demandai-je, un peu trop vite.

Elle haussa les épaules et sourit sans joie.

— Le fjord sait. Il a tout vu. Des hommes et des promesses coulés avec le plomb et les machines, des usines éventrées avant même qu'on ait pu en arracher la dernière brique, des rêves d'avenir noyés sous le reflux des décisions venues d'ailleurs.

Elle s'interrompit un instant et fit tournoyer son verre, pensive.

— Tu veux savoir ce qu'a voulu dire le vieil homme ? Peut-être rien. Peut-être tout. Ici, on ne dit pas. On laisse au vent le soin de souffler les vérités dans les failles du roc. Mais écoute bien, si tu tiens vraiment à savoir : ce fjord n'a pas de mémoire. Il n'a que des reflets. Et c'est peut-être ça, la vraie menace.

Un silence s'installa. La marée montait toujours, inexorable. Derrière nous, les lumières du bar refluaient dans la vitre, flottant comme des lanternes sur l'eau noire.

— Alors, qu'est-ce que je cherche ? murmurai-je plus pour moi-même que pour elle.

Elle eut un rire bref, sec.

— Tu crois que c'est toi qui cherches ? Regarde bien. C'est le fjord qui te regarde.

Puis, elle ajouta :

— Vous savez pourquoi les fjords fascinent autant ? Ce n’est pas juste la géologie, ni la beauté brute des falaises, ni ses mythes et légendes. C’est ce qu’ils cachent.

— Cachent quoi ?

Elle sourit.

— Tout dépend de qui pose la question. Certains diront des épaves, des histoires enfouies. D’autres diront qu’ils cachent notre reflet, mais inversé.

— Inversé ?

— Le fjord nous regarde. Mais il ne nous voit pas comme on se voit nous-mêmes.

Et sur ces mots, elle vida son verre et s’éloigna, laissant derrière elle une note encore suspendue dans l’air, un écho que le *Nordet* viendrait tôt ou tard emporter.

Ébranlé par ces rencontres impromptues, je tentai de me détourner de ces pensées, de me réfugier dans une distraction plus anodine. Le plus simple, de toute évidence, fut de plonger mon regard dans le menu des bières locales et de commander une autre pinte, espérant

noyer un instant cette sensation diffuse, mi-révélatrice, mi-inquiétante.

Mon répit fut bref.

À la table voisine, un spectacle pitoyable venait de débuter : deux individus s'affrontaient dans un duel d'éloges creux, un jeu d'apparences où la sincérité était depuis longtemps un cadavre refroidi. Leur conversation ressemblait à une danse savamment orchestrée, un ballet de flatteries factices, de sourires taillés au scalpel et de regards où l'ego se reflétait comme dans un miroir déformant. Chacun, sous prétexte de magnifier l'autre, s'érigeait en modèle de perfection, tirant subtilement la couverture à lui.

Je les observais, épuisé par l'artifice, et sentis monter en moi un profond dégoût. Ils n'étaient pas seulement des hypocrites, mais les auteurs et acteurs d'un drame dont ils semblaient ignorer la vacuité.

Je n'avais ni l'énergie ni l'envie de subir cette mascarade une minute de plus. Je me levai, préférant la solitude à cette pièce trop bien rodée.

Il se faisait tard. L'air marin portait encore l'ombre des paroles échappées plus tôt. J'aurais pu rentrer, oublier, reprendre le cours tranquille d'une nuit sans relief.

Mais quelque chose, dans ce fjord insondable, continuait de me scruter en silence. Je quittai le bar sans un mot, laissant derrière moi l’écho de conversations feintes et d’illusions bien huilées. Dehors, l’air avait fraîchi, et le *Nordet*, dans sa lente ascension, me rappela la raison véritable de mon retour ici.

Je pris la direction du cimetière.

Le sentier était familier, mais les années y avaient déposé une patine étrange, un voile à la fois épais et insaisissable. À mesure que j’avançais entre les pierres levées, les noms gravés me semblaient à la fois proches et distants, des vestiges d’un monde dont je portais encore l’empreinte sans en connaître tous les contours. La tombe familiale était là, inchangée, et pourtant, quelque chose en moi résistait à la reconnaître pleinement.

Je restai un long moment debout, immobile, les mains dans les poches, à scruter les dates et les lettres usées par le temps. Je n’étais pas venu chercher de réponses. Juste un repère. Un point d’ancrage avant de repartir à la dérive.

Le silence du cimetière n’avait rien d’écrasant. Il était simple, presque doux, un contraste saisissant avec l’agitation feutrée que je retrouvai en poussant à nouveau la porte du bistrot.

Cette fois, l'ambiance avait changé. Un vieux morceau de rock folk mal vieilli flottait dans l'air, crachoté par un haut-parleur fatigué, comme un souvenir qui refusait de mourir. Richard Séguin murmurait L'oubli, sa voix grave et traînante se mêlant aux conversations comme un écho lointain d'une époque qui s'effaçait. L'atmosphère en devenait presque pathétique, comme si le bar lui-même peinait à croire encore à ses propres illusions. Deux hommes, séparés par une table et un abîme d'incompréhensions, s'affrontaient du regard. L'un, en costume bien taillé, le menton haut, sûr de son verbe et de son bon droit. L'autre, le dos un peu voûté, les mains épaisses d'un travail révolu, un rire prêt à éclater, mais d'un éclat amer. On aurait dit deux figures d'une tragédie antique : un **Créon**, homme du pouvoir, sûr de son ordre et de ses lois, face à un **Œdipe** déchu, exilé, privé de son royaume, chargé du poids d'un destin qu'il n'avait pas choisi. Entre eux, pas de chœur pour tempérer l'affrontement, seulement le vide d'une époque révolue et l'écho du *Nordet* qui s'engouffrait sous la porte du bistrot.

Créon balaya la salle d'un geste large.

— Vous aimez vous accrocher au passé, vous autres. La grande époque de la papetière, le Royaume ouvrier… Tout ça est mort. Faut avancer.

Œdipe eut un sourire sans joie.

— C’est facile d’avancer quand on marche sur le dos des autres.

— Vous aviez qu’à investir, vous aussi.

Le rire d’Œdipe, ouvrier déchu, fut bref, coupant, presque trop tranchant pour être vrai.

— Investir dans quoi ? Un avenir qu’on nous a vendu à crédit ?

Créon haussa les épaules, excédé.

— L’avenir appartient à ceux qui prennent des risques.

Œdipe posa lentement son verre sur la table.

— Les vôtres étaient calculés. Les nôtres étaient imposés.

Un silence pesant s’installa, chargé de rancœurs et d’histoires non dites. Le vent du *Nordet* soufflait à travers la porte entrouverte, comme s’il voulait s’immiscer dans leur duel, balayant la poussière d’un passé qui refusait de s’effacer.

Créon s’adossa à sa chaise, croisa les bras et laissa échapper un ricanement bref, condescendant.

— Le monde a changé, faut bien que vous le compreniez un jour. On ne peut pas vivre dans la nostalgie éternellement.

Œdipe leva les yeux vers lui, scrutant son visage avec une intensité qui fit vaciller, l’espace d’un instant, la certitude de son adversaire.

— Nostalgie ? souffla-t-il. Tu crois que c’est de la nostalgie, ça ? Regarde autour de toi. Écoute bien.

Il se pencha légèrement en avant, sa voix plus basse, plus grave.

— Ce n’est pas la nostalgie qui parle, c’est ce qui reste après qu’on ait tout pris, tout broyé, tout avalé. C’est ce qui flotte entre deux mondes, entre deux époques. Pas encore mort, pas tout à fait vivant. Une mémoire qu’on voudrait effacer, mais qui s’accroche, comme la rouille sur les vieilles coques échouées du fjord.

Créon secoua la tête, agacé, et fit signe à la serveuse de lui apporter un autre verre.

— T’as toujours des belles phrases, mais elles ne remplissent pas un compte en banque. Moi je fais rouler l’économie, je crée des emplois, je prends des risques. Vous, vous attendez que ça tombe du ciel, et quand ça s’effondre, vous cherchez un coupable.

Œdipe rit cette fois franchement, un rire bref et amer, avant de secouer la tête.

— Des emplois ? Des miettes, oui. Des salaires compressés, des horaires coupés, des statuts précaires, des contrats qu’on ne renouvelle jamais. Et quand tout ça ne suffit plus à faire tourner votre machine, vous fermez boutique, vous partez avec la caisse et vous laissez les ruines aux autres.

Un silence.

— Et après, tu oses parler de risques ?

Créon ouvrit la bouche, puis la referma. Son verre était arrivé, et il en but une longue gorgée.

Œdipe se laissa retomber contre le dossier de sa chaise, fixant un point invisible au-delà des vitres du bistrot.

— Regarde-les, ceux que tu laisses derrière. Ceux qui n'ont pas eu ta chance, ceux à qui on n'a pas laissé d'autre choix que de plier. Ils vivent encore ici, dans ces villages que le progrès a oubliés, dans ces rues où les enseignes tombent une à une. Ils n'ont pas la possibilité de se réinventer. Ils font semblant d'y croire, de s'accrocher, de ne pas voir que le fleuve emporte tout.

Il fit tourner son verre entre ses doigts, lentement.

— Mais moi, je le vois.

Créon soupira et se leva brusquement, glissant un billet sur la table.

— Alors reste là, à regarder le vide. Moi, j'ai autre chose à faire.

Il fit volte-face et quitta le bistrot, laissant derrière lui une traînée d'agacement et d'indifférence.

Œdipe ne bougea pas. Il porta son verre à ses lèvres, avala une gorgée, puis fixa de nouveau la mer.

Le fjord, silencieux, l'observait encore.

***

Moi, je pris congé.

Je laissai là les vestiges d'une conversation qui n'était pas la mienne. Ni mes mots, ni mes batailles. Seulement des voix que j'avais écoutées, emportées par le vent du *Nordet* comme autant d'éclats d'un monde fissuré.

Le temps de vider mon verre, l'air du bar m'était devenu irrespirable. Ces échanges m'avaient plongé dans un théâtre où les rôles semblaient figés, répétant à l'infini les mêmes répliques sur un décor qui s'effritait.

Je payai ma consommation et sortis sans bruit, happé par l'air nocturne, par l'odeur d'algues et de sel qui montait avec la marée.

La ville, le village, la mer.

Tout était là, dans cette scène immobile, dans ce fjord qui avalait les certitudes aussi sûrement qu'il reflétait les doutes.

Les hommes débattaient encore à l'intérieur. Je les entendais à travers la porte entrouverte, leurs voix mêlées au vieux rock qui crachotait toujours dans les haut-parleurs fatigués. Un morceau

d’hier, une mélodie qu’on n’écoutait plus vraiment mais qui refusait de mourir.

Je repris ma route.

Vers la mer, vers le vent. Vers rien de précis, sinon ce que le fjord me laisserait voir.

Mais soyons honnête, tout ça, ce n’est qu’une autre manière de fuir, n’est-ce pas? Je parle d’ancrage, de mémoire, de ce territoire que je prétends comprendre mieux que les autres, mais au fond, je suis un touriste dans ma propre histoire. Un pèlerin d’occasion, qui revient comme on feuillette un vieil album, s’attarde sur quelques images, puis referme le tout avant que l’émotion ne prenne trop de place.

Car après tout, qui suis-je pour prétendre regarder tout ça avec hauteur? Qui suis-je, sinon un autre consommateur du désastre, un spectateur critique qui s’offre le luxe d’observer les ruines sans jamais y habiter?

J’écris, je contemple, je dissèque le discours de Créon et d’Œdipe avec la distance confortable de celui qui peut encore partir quand il le veut. J’écoute les lamentations des laissés-pour-compte, mais je le fais avec un verre à la main, bien assis dans un bistrot où le décor joue sur la nostalgie d’un passé que je romantise autant que je prétends l’analyser.

Et puis, ce n’est pas la première fois. Je suis déjà venu ici, j’ai déjà tenu ces réflexions, je me suis déjà ému du même drame. Je pourrais presque réciter mon propre monologue par cœur. J’ai une fascination morbide pour ces lieux en déclin, pour ces vestiges d’un monde qui se défait, comme si ma mélancolie pouvait servir d’antidote au cynisme ambiant.

Mais au fond, je fais quoi, moi?

J’observe. J’écris. J’ajoute mon petit grain de sel au récit de l’effondrement. Comme si poser des mots dessus suffisait à conjurer la fatalité. Comme si ma conscience un peu trop lucide me donnait le droit de rester en dehors du jeu.

Mais je ne suis pas en dehors du jeu.

J’en fais partie autant que les autres.

Moi aussi, je suis une déclinaison de Créon, de son pragmatisme satisfait, de sa résignation hautaine. Moi aussi, je suis une version d’Œdipe, prisonnier d’un destin que je prétends comprendre mais que je laisse s’accomplir sans lutter.

Je les regarde se battre et je crois être ailleurs, mais je suis là, à la table d’à côté.

Peut-être même que j’aurais dû intervenir. Peut-être que mon silence a pesé plus lourd que leurs mots.

Mais au lieu de ça, je continue ma route, avec cette ironie douce-amère qui me sert de boussole. Lucide, oui, mais lucide dans l'inaction. Spectateur impuissant d'un monde qui s'effondre sous mes yeux, et qui, quelque part, me convient aussi ainsi.

Car la vérité, c'est que je sais déjà ce que je vais faire.

Je vais repartir.

Je vais reprendre la route, laisser derrière moi le bistrot, la mer, la ville et ses désillusions. Je vais emporter ce que je veux garder, transformer tout ça en récit, en pensée bien tournée, en analyse fine et désabusée qui me donnera l'illusion d'avoir compris quelque chose.

Dans quelques mois. Ou quelques années. Je reviendrai.

Je prendrai une autre bière dans un autre bar, j'écouterai une autre conversation, et je me dirai, une fois de plus, que tout cela était inévitable.

Et peut-être que cette fois-là, je me croirai enfin sincère.

Je vais repartir.

Mais avant de partir…

Alors que je m'apprêtais à quitter la ville, la porte du bistrot encore à portée de main, une voix me retint.

— Vous partez déjà ?

Je me retournai. C’était une femme que j’avais croisée plusieurs fois ici. Toujours seule, toujours en retrait, mais jamais invisible. Son regard, précis et attentif, n’était pas celui d’une spectatrice, mais d’une présence qui s’imposait sans bruit. Une habituée du lieu, peut-être même de cette ville que je prétendais comprendre en quelques observations rapides.

Ce soir-là, pourtant, quelque chose semblait avoir changé. Son regard s’attarda sur moi une seconde de trop – ou peut-être étais-je simplement prêt à le recevoir. Le grain doré de la lumière du bar glissait sur la courbe de son cou, s’attardait sur la ligne de sa clavicule, effleurait le rebord de son verre. Un geste lent, une gorgée qui laissait derrière elle la brève lueur humide de ses lèvres.

Un instant, j’eus la sensation troublante qu’elle m’observait depuis bien plus longtemps que moi. Et que, sans un mot, elle savait déjà comment finirait cette nuit.

— Il faut bien, répondis-je, avec ce ton de détachement que l’on prend quand on veut signifier que l’on est de passage, que l’on n’appartient pas vraiment à l’endroit.

Elle eut un léger sourire, comme si ma réponse ne l’étonnait pas.

— Mais vous reviendrez.

— Je ne sais pas.

Elle haussa un sourcil, amusée.

— Vous le savez très bien. Ce genre d'endroit ne nous laisse pas partir aussi facilement.

Elle n'attendait pas de réponse. Elle savait déjà que j'allais partir sans vraiment partir, que j'allais emporter cette ville avec moi, qu'elle continuerait à me hanter sous la forme d'un récit inachevé.

Je voulus protester, lui dire qu'elle se trompait, que j'avais une vie ailleurs, un présent qui ne se nourrissait pas uniquement du passé.

Mais je ne dis rien.

Parce qu'elle avait raison.

Parce qu'une partie de moi restait toujours ici, suspendue dans le temps comme ces bateaux fantômes échoués au fond du fjord—ou peut-être ailleurs, contre les récifs d'une mémoire trouble, échouée quelque part dans l'âme, là où les courants du passé refusent de s'apaiser. Comme ces radeaux de luxe qui vont et viennent, laissant l'impression sinistre de remplacer les vieilles cheminées d'usine.

Un pas, puis un autre. Une ombre qui se fond dans une autre. Un frisson d'air tiède entre deux rafales. Peut-être ai-je marché seul jusqu'à l'aube, peut-être ai-je suivi ses pas dans une ruelle silencieuse. Peut-être qu'au matin, il ne resterait que l'odeur du sel sur ma peau et un souvenir échoué quelque part entre le rêve et la réalité.

Et moi, comme toujours, je laissais le vent emporter ce que je n'avais pas su dire, ou peut-être ce que je n'avais pas osé dire. On peut fuir une ville, mais pas la terre qui nous a vus naître. Pas les ombres de ceux qui y ont aimé, peiné, et laissé leur souffle au *Nordet*. Un vent qui souffle encore sur les braises d'une mémoire qui refuse de s'éteindre.

FIN

Version du 1er février 2025